

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

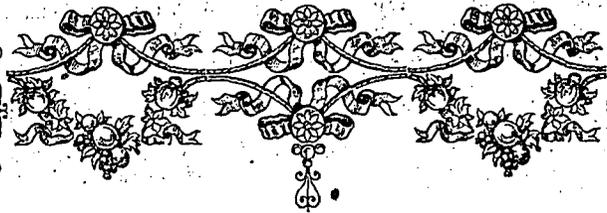
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



L A

GAZETTE DES FAMILLES

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

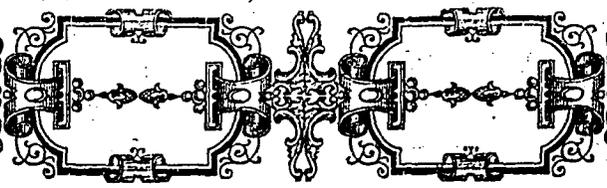
Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Vol. IX 15 Novembre 1878. No. 22

Sommaire.

	PAGES.
Littérature.	
La Mère de St. Pierre (Légende).....	293
Histoire.	
La Mère Marie de l'Incarnation, (Suite),.....	299
Agriculture.	
La Science Agricole, mise à la portée de tout le monde, par X**.....	301
Rédaction.	
Journal d'une Mère (Fragment) par Ernest LEGOUVÉ.....	302
Abonnements payés.....	304

Pour les Annonces, voir le Couvert.



La Gazette des Familles

Paraît les 1er et 15 de chaque mois, par livraison de 12 pages, double colonne; formant au bout de l'année un beau volume de près de 300 pages de matières variées, propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT.—**Une Piastre** par Année, y compris les frais de poste.
Payable d'Avance.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

Bulletin des Annonces.

Comme la *Gazette des Familles* pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le Couvert de la *Gazette des Familles* les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

ENFIN !

Nous avons atteint les plus bas prix. Nos **Orgues** et nos **Pianos** entièrement neufs et garantis pour cinq ans, sont à la portée de toutes les bourses.

LES

Meilleurs Instruments

AUX PRIX

LES PLUS RÉDUITS.

Pianos et Orgues

de la Maison

“ CORNISH. ”

L'élasticité de touche, la pureté du son et la beauté de construction de ces instruments ne peuvent être surpassées.

Il ne vous en coûtera rien

pour les essayer. Nous les envoyons à l'épreuve pour dix ou quinze jours et nous payons le transport, aller et retour, s'ils ne sont pas tels que nous les représentons. Nous ne vous demandons pas d'argent avant que vous n'ayez constaté que l'instrument est bien tel que nous le décrivons. Demandez-nous notre nouveau catalogue illustré.

CORNISH & Cie.,
Washington, New-Jersey.

LE PAPE LEON XIII

*Elu par le Conclave comme le
digne successeur de Pie IX.*

Le Pape Léon XIII est de haute taille, avec une tête superbe, le front haut et gracieux, et une physionomie ouverte. Pour la science, le tact, la dignité, l'énergie, l'affabilité et la piété sincère, le Sacré Collège ne pouvait trouver un plus digne successeur au regretté Pie IX, que le Cardinal Pecci.

Afin de rencontrer les nombreuses demandes du public, nous nous sommes procuré un

SUPERBE PORTRAIT

DE

Notre St. Père Léon XIII

Grandeur 12 x 14, copies duquel nous nous proposons d'offrir en vente presque au prix coûtant. Toutes les familles devraient l'avoir en leur possession. Les gravures seront expédiées soigneusement enveloppées, poste payée, et garantie d'arriver en bonne condition, pour 25 cents chaque, ou 3 gravures à une seule adresse pour 50 cents.

GARRETT & MITCHELL,

Éditeurs, Cincinnati, O.

Abonnement.

\$1

Par Année.

FOI et PATRIOTISME.

L A

Paraissant les

1er et 15 de

CHAQUE MOIS.

GAZETTE DES FAMILLES.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques
de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières,
de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Littérature.

LA MÈRE DE St. PIERRE.

(LÉGENDE.)

Saint Paul a déclaré que les avarés n'entreraient pas dans le royaume des cieux.

En prononçant cet arrêt le grand apôtre n'a été que l'écho de son divin Maître, lequel nous a assuré qu'il était plus difficile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux.

Ce *Væ divitiarum* qui retentit à travers les siècles depuis dix-huit cents ans n'est pas parvenu hélas ! à élargir tous les cœurs, à faire ouvrir toutes les bourses.

Il y a des avarés aujourd'hui comme il y en a eu dans le passé, comme il y en aura jusqu'à la fin des temps.

Cette soif de l'or devient inex-tinguible une fois qu'elle s'est emparée d'une malheureuse âme. Rien ne la désaltère. Vous lui donneriez l'or du Pérou et du Mexique à joindre à celui de la Californie, vous y ajouteriez les diamants de Golconde et les perles de Ceylan que vous entendriez encore l'avare dire à l'exemple de la sangsue de Salomon :

—Apporte ! apporte !

Quelques-uns parmi ces cupides meurent de faim et de froid sur leur misérable grabat qui cache aux yeux de tous des trésors restés inutiles pendant une longue vie.

D'autres convoitent non-seulement pour posséder, mais pour échanger cet or contre toutes les jouissances de la vie matérielle.

Tel était mon patron, M. Tape-lard, avoué d'une grande ri-

chesse, chez lequel j'étais septième clerc à l'époque où commence mon récit.

Il avait quatre chevaux dans son écurie, et il aspirait à en avoir huit, quitte à en désirer douze quand les huit rempliraient les *boxes* encore vides de son écurie.

Il possédait dans un appartement somptueux des meubles de grand prix, des tableaux qu'il ne regardait jamais, des livres qu'il n'ouvrait pas, enfin tout ce qui constitue l'appareil d'un millionnaire.

Il mangeait des truffes après avoir passé sa jeunesse à manger des pommes de terre, et aurait voulu posséder deux estomacs pour pouvoir consommer davantage... quand il dînait en ville.

En revanche, il payait le moins possible ses domestiques qu'il choisissait parmi des paysans de son village, ayant eu l'art de leur faire croire qu'en quelques années il les rendrait aussi riche que lui, et ses clercs pris au tas parmi des naïfs tel que moi qui, pendant longtemps, frais débarqué de ma province, ne songeai nullement à m'insurger contre certains usages aussi humiliants que peu restaurants.

Ainsi, dans les arrangements faits entre mon père et M. Tape-lard, je devais manger à la table du patron.

La chose s'effectuait à la lettre ; mais, hélas ! la lettre ne nourrit point, puisqu'elle tue toutes les fois qu'elle n'est pas accompagnée de l'esprit qui vivifie.

Donc, si mon corps était bien réellement assis à cette table somptueuse, si mes yeux pouvaient jouir de la vue des critaux et de l'argenterie s'étalant sur le linge satiné, si même il était permis à mon adorat d'aspirer au passage le fumet des rôtis, le bouquet des vins, l'odeur appétissante des savants ragoûts, il était interdit à mon estomac de donner le moindre accès à toutes ces bonnes choses.

Une frugale soupe maigre, un petit morceau du bœuf qui avait eu l'honneur de donner son jus pour le *consommé* du patron, une soucoupe de pommes de terre, choux, haricots, lentilles et autres légumes *fins*, un soupçon de fromage, avec quelques noix et une pomme ratatinée pour les desserts d'hiver, telle était ma provende et celle des autres employés de la maison.

Quant à la boisson, c'était une *abondance* de collége, encore additionnée d'eau.

Telle qu'elle était cependant, elle me monta un jour à la tête à l'issue du déjeuner ; peut-être, à vrai dire, les bouillonnements de mon ceryeau furent-ils dus plutôt à la scène dont je fus témoin dans le cabinet du patron.

Je venais d'y être appelé pour écrire quelques lettres sous sa dictée lorsque la porte s'ouvrit doucement, plus doucement encore se souleva le rideau de l'épaisse portière, et alors apparut une pauvre femme, pâle, amaigrie, grelottant sous ses minces vêtements ; l'image de la misère, en un mot.

Au bruit des pas de la nouvelle arrivée, M. Tapelard se retourna brusquement.

—Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il. Comment cette effrontée a-t-elle pu s'introduire ici ?

Certes, le mot d'effrontée était bien mal appliqué.

De ma vie je n'ai vu physionomie plus douce et plus humble, attitude plus suppliante ; jamais je n'ai entendu une voix plus suffoquée par l'émotion.

— Monsieur Tapelard... murmurerait-elle d'une façon tellement indistincte qu'à peine si les syllabes hachées arrivaient jusqu'à moi, monsieur Tapelard... ayez pitié de nous.... Mon mari est malade depuis longtemps, vous le savez... je passe les jours et les nuits au travail... mais j'arrive à peine au pain de chaque jour pour les enfants.... et aux médicaments pour le père.

—Pourquoi ne va-t-il pas à l'hôpital ? dit M. Tapelard de sa voix rude.

Il se tenait droit devant la sup-

pliante, chaudement enveloppé dans sa robe de chambre orientale.

Il me tournait le dos ; je ne pouvais donc le voir, mais je devinais sa physionomie inflexible, son méchant sourire et ses mains renfermées dans les manches de son vêtement comme s'il craignait de les voir prendre malgré lui le chemin de sa poche et de sa bourse.

—Mon mari n'a jamais été à l'hôpital, murmura la pauvre femme ; je craindrais l'effet que cela produirait sur lui de quitter *son chez soi*.

—Ils sont bien tous les mêmes ! s'écria l'avoué. *Son chez soi !* Mais apprenez donc, misérable femme, que si demain, à midi, les deux termes échus ne sont pas là,—et il frappait avec violence sur la table où je travaillais,—vous n'aurez plus de *chez vous*. Demain à midi, je vous le répète, l'huissier a ordre de vous mettre à la porte avec les meubles qu'une loi trop indulgente vous autorise à emporter. Le reste, je le garde, bien entendu !

A ces mots, la malheureuse eut un sourire navrant.

Le reste, comme je le sus plus tard, consistait en deux chaises dépaillées et une mauvaise table boiteuse. Tout ce qui possédait quelque valeur avait pris le chemin du mont-de-piété à l'origine de la maladie.

—Monsieur, reprit la suppliante en joignant les mains, ce serait si peu de chose pour vous.

—Si peu de chose, en vérité ! Cent quarante francs ! Allons, ma brave femme, vous avez mon dernier mot. Décampez, je vous prie, ou je sonne pour qu'on vous mette dehors par les épaules.

Mon sang bouillonnait dans mes veines ; les doigts me démangeaient furieusement ; j'étais pris d'une folle envie de jeter dans le dos de la robe de chambre orientale mon encrier, mes plumes, mon sable, mes pains à cacheter, et, une fois cette satisfaction prise, de faire passer par la fenêtre la dite robe de chambre, avec son propriétaire, bien entendu.

Heureusement, j'eus une meilleure inspiration. La première n'aurait guère avancé les affaires de la suppliante. Je me souvins que j'avais en poche un mandat non encore touché et qui représentait, sous sa valeur de cent soixante francs, les étrennes réunies de ma famille, depuis mon grand-père jusqu'à la dernière de mes sœurs, — nous étions au 31 décembre. — Je me levai brusquement et, avec l'aplomb que donne la fortune, je m'élançai entre mon patron et la sollicitieuse à bout de forces.

—Ne vous éloignez pas, ma bonne femme, dis-je d'un ton

d'autorité qui fit tressaillir M. Tapelard.

Il rougit jusqu'aux oreilles, sa tête se redressa par un mouvement violent, comme fait un coq qui se prépare au combat.

—Et bien ! voilà du nouveau ! s'écria-t-il. En vertu de qui ou de quoi, monsieur, vous permettez-vous de donner des ordres ici ?

—J'attends votre quittance, monsieur, dis-je avec le plus grand sang-froid.

—En vérité ! Et vous croyez que j'accepterai ainsi votre caution ? Une jolie garantie que les économies de l'avenir d'un clerc à trente-cinq francs par mois.

—Pour les trente-cinq francs, monsieur, vous savez aussi bien que moi à qui en est la faute ; mais quant à la caution, je suis bien sûr que vous ne la dédaignerez pas sous cette forme.

Et je tirai mon mandat de poste que j'étais victorieusement sous les regards stupéfaits de mon patron. Il saisit le papier bleu où se lisait d'une façon triomphante *cent soixante francs* et poussa une sorte de grognement qui exprimait à la fois la joie de se voir payé et le regret de devoir ce paiement à un être aussi infime que son septième clerc.

—C'est très-bien, jeune homme, dit-il en s'asseyant à son bureau pour établir la quittance.

Puis il ouvrit sa caisse et en ti-

ra une 20 pièce de francs qu'il me remit,—le reste de mes étrennes.

Je voulais l'œuvre complète ; aussi les 20 francs passèrent-ils, avec la quittance, entre les mains de ma protégée ; celle-ci, qui ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles, me remerciait encore si M. Tapelard, d'un geste significatif, ne nous avait renvoyés l'un et l'autre.

J'avais hâte de rentrer à l'étude. Ma muse—j'étais poète en ce temps-là—avait besoin de s'épancher sur le papier, comme en toute circonstance solennelle. Elle ne me tint pas quitte jusqu'à ce que j'eusse achevé une sorte de complainte en soixante-quinze couplets de huit vers chaque ; pour lesquels je négligeai les exploits que j'avais à copier ce jour-là.

Ma complainte eut un succès prodigieux parmi mes camarades.

Je ne la transcrirai pas ici, faute de place. Je me bornerai à vous en indiquer le sujet. Elle avait pour titre : *la Mère de Saint Pierre*, légende. Mais sous ce voile, que j'avais à dessein fait de la plus limpide transparence, apparaissant si bien l'image de M. Tapelard que mes camarades se tordaient de rire à chaque couplet.

Donc, disait la légende, la mère de saint Pierre, sans que son fils en fut le moins du monde

responsable, était la plus grande *avaricieuse* qui fût au monde. Lorsque l'heure sonna pour elle de se présenter à la porte du paradis, saint Pierre reçut l'ordre de ne pas lui livrer passage.

En bon fils qu'il était, il pria, supplia, intercédâ, tant et si bien que Dieu, se laissant fléchir, lui permit d'ouvrir les bienheureuses portes, s'il pouvait trouver dans toute la vie de sa mère un seul acte qui ne fût pas entaché de son abominable avarice.

Aidé de ses lumières, inspiré par sa piété filiale, le chef des apôtres finit par découvrir qu'en un jour d'abondance sa mère avait laissé tomber une salade qu'elle avait permis à une pauvre voisine de ramasser.

Triomphant de cette découverte inespérée, saint Pierre s'empressa de jeter à sa mère la précieuse salade, en lui recommandant de s'attacher étroitement à ses feuilles et de se laisser guider par elle en toute confiance.

L'ascension débuta on ne peut mieux. Saint Pierre tenait par la racine le légume sauveur, tandis que sa mère qui avait été rejetée jusqu'à terre par un ordre de Dieu, s'escrimait dans les airs et ne pensait à autre chose qu'au bonheur prochain de voir son cher fils et les merveilles de la Cité divine.

Malheureusement, quelques âmes en détresse ayant aperçu

l'étrange voyageuse voulurent profiter, elles aussi, de ce mode de locomotion, et s'accrochèrent de leur mieux à toutes les feuilles disponibles. Ce que voyant, l'abominable avarice de Mme saint Pierre, comme l'appelle la légende, reprit vite le dessus.

C'était sa salade à elle dont on se servait ainsi sans vergogne, et alors, coups de pieds par ci, coups de pieds par là, griffes et coups de poing, bourrades et gourmades, elle fit si bien que le fragile légume, ainsi disputé, s'en alla en morceaux retomber dans la vallée de larmes qui l'avait vu naître, et, à sa suite, Mme saint Pierre pour laquelle, malgré les supplications de son fils, Dieu ne permit pas une seconde épreuve.

Et voici comment, disait mon dernier couplet :

Les avarés et les avaricieux
N'entrerons au royaume des cieux.

Hélas ! mon succès fut de courte durée : le soir même, je fus appelé chez le patron qui, dans les termes les plus absolus, me signifia mon congé.

C'était dur.—De mes étrennes, vous le savez, il ne me restait pas un sou.—Quant à mes trente-cinq francs du mois, il n'en était plus question depuis longtemps.

Que faire ? Que devenir ? Où souper le soir même ?

Je descendais l'escalier lentement, mon mouchoir sur les

yeux, en regrettant pour la première fois la table frugale du patron et le dur coucher auquel il nous avait accoutumés, lorsque j'entendis une voix bienveillante me demander si j'avais mal aux dents.

La voix partait du rez-de-chaussée ; elle appartenait à un vieux notaire dont la réputation était aussi universellement belle que celle de l'avoué était mauvaise.

Il m'interrogea. Je ne demandais pas mieux que d'ouvrir mon cœur et je lui racontai toute mon histoire. Mon nouvel ami, qui avait grand'peine à s'empêcher de rire, me pinça doucement l'oreille *pour le principe*, je pense, me fit une petite morale, et finit par m'inviter à dîner en tête-à-tête avec lui, invitation que j'acceptai avec une profonde reconnaissance et un estomac pénétré. La manne tombait donc encore du Ciel ! Je dois dire en passant que la manne du notaire ne ressemblait aucunement à celle de l'avoué, laquelle ne pouvait avoir de provenance céleste. Aussi, quand M. Ravenaut, c'était le nom de mon notaire, m'offrit la table, le logement et huit cents francs par an, je crus rêver, et pus à peine bégayer un oui inintelligible.

—Mon cher enfant, me dit le bon notaire, ne me remerciez pas ; je suis amateur de vieux proverbes, surtout quand je puis

les mettre en action. Vous vous doutez bien que celui-là s'appelle : *Un bienfait n'est jamais perdu.*

MARIE MARÉCHAL.

Histoire.

LA MÈRE

Marie de l'Incarnation,

PAR

L'ABBÉ P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

(Suite.)

CHAPITRE IX.

“ Mon esprit fut rempli de courage et de force pour travailler jour et nuit à cet ouvrage, que je regardais comme appartenant à la très-sainte Vierge, notre bonne Mère et Supérieure. Je l'appelle ainsi, parce que, quelque temps avant notre incendie, la Mère Saint-Athanase, supérieure, lui avait remis sa charge entre les mains, ce dont nous avions fait une grande solennité ! Je la regardais donc en cette entreprise comme ma directrice et mon tout après Dieu. Ainsi je n'eus pas plus tôt commencé que je ressentis son assistance d'une manière extraordinaire ; je l'avais continuellement présente partout où j'allais et en tout ce

que je faisais. Je ne la voyais pas des yeux du corps, mais en la manière que le suradorable Verbe incarné me fait l'honneur de se communiquer à moi, par union, par amour et communication actuelle, ce que je n'avais encore jamais expérimenté de la très-sainte Vierge. Je la sentais auprès de moi, m'accompagnant partout dans les allées et venues qu'il me fallait faire. Chemin faisant, je m'entretenais avec elle et je lui disais : Allons, ma divine mère, allons voir nos ouvriers. Et selon les occurrences j'allais en haut, en bas, sur les échafauds, sans aucune crainte, l'entretenant toujours de la sorte.”

Elle ajouta dans une autre lettre, en parlant à son fils : “ Vous êtes en peine de ce que je vous ai dit qu'il y a eu du miracle dans notre établissement. Il y en a eu en effet. Nous avions tout perdu et notre incendie nous avait dépouillées de toutes choses. Nous avons fait rebâtir notre monastère ; nous nous sommes vêtues et remeublées, et pour cela il nous a fallu faire des dépenses au montant de trente mille livres. L'on nous a prêté huit mille livres sur le pays, lesquelles n'en valent pas six mille de France. Nous n'avons eu que très-peu d'aumônes, dont une partie a servi à nous vêtir et l'autre à acheter un peu

de grain. Malgré cela, il ne nous reste que quatre mille livres à payer : encore la personne à qui nous les devons nous en donne le fonds après sa mort, s'en réservant l'usufruit pendant sa vie. Enfin il y a vingt-quatre milles livres de pure Providence."

Le dénuement absolu dans lequel étaient tombées les Ursulines, les privations journalières qui en étaient la suite, l'incertitude d'un avenir qui ne laissait entrevoir aucune ressource, les représentations d'amis dévoués qui disent et qui croient que Dieu ne veut pas la continuation de leur œuvre, rien n'abat leur courage ni n'affaiblit leur résolution. Soutenues et entraînées par la Mère de l'Incarnation, elles sont prises d'une sainte folie pour tenter l'impossible et l'impossible se fait. C'est-à-dire que des personnes réduites à une extrême et absolue pauvreté font des dépenses considérables sans faire de dettes ; des ouvriers nombreux sont payés et nourris pendant plus d'un an par des personnes qui n'ont ni pain ni argent. Mais elles avaient la Providence, et c'est là une ressource à la quelle nulle autre ne peut servir. Les personnes mondaines habituées aux calculs ne croient pas cela ; mais ce sont les saints qui voient véritablement clair, les autres sont des aveugles plus ou moins volontaires.

Nous avons vu combien, en toute circonstance, la population de Québec avait témoigné de sympathie aux Ursulines ; il en fut encore de même lorsqu'elles prirent possession de leur nouveau monastère. La cérémonie eut lieu la veille de la Pentecôte, 29 mai 1652. Le clergé de la paroisse y transporta le Saint-Sacrement, accompagné d'un grand concours de peuple. Immédiatement après, on commença des prières de quarante heures, qui durèrent jusqu'au mardi de la Pentecôte. Chaque matin, pendant ces trois jours, une procession solennelle se fit de l'église paroissiale à celle des Ursulines, le clergé et les fidèles chantant les litanies. Il ne venait alors à l'esprit de personne de témoigner de l'éloignement à l'égard des établissements religieux ; ou les regardait, au contraire, comme devant être chers à tous ; on savait qu'ils appartiennent à Dieu, qui, alors comme aujourd'hui, employait ce moyen pour rendre à la société l'un des plus grands services qu'elle puisse recevoir, celui d'une éducation chrétienne pour la jeunesse, outre des exemples de vertus héroïques et des prières qui ont la force de faire violence au Ciel.

(A continuer.)

Agriculture.

LA
SCIENCE AGRICOLE

mise à la portée de tout le monde,

PAR
Un Ami de l'Agriculture.

PREMIÈRE PARTIE.

DU SOL ET DES DIFFÉRENTS MOYENS
DE LE PRÉPARER POUR L'AGRI-
CULTURE.

CHAPITRE I.

DU SOL ET DU SOUS-SOL.

D. *Quel est le sujet qu'on doit d'abord étudier, quand on veut acquérir la science agricole ?*

R. Le premier objet d'études qui se présente à celui qui veut acquérir la science agricole, c'est le sol, et ses diverses propriétés relativement à la végétation.

D. *Qu'est-ce que le sol ?*

R. Le sol, au point de vue agricole, est cette couche superficielle de terre dans laquelle les plantes se développent et puisent leur nourriture. Cette couche, dont l'épaisseur varie depuis quelques lignes jusqu'à trois pieds et plus, s'appelle terre végétale ou terre arable.

D. *Qu'appelle-t-on sous-sol ?*

R. On appelle *sous-sol* le terrain qui se trouve immédiatement au-dessous du sol.

D. *De quoi se compose la terre végétale ou arable ?*

R. La terre végétale ou arable se compose 1^o d'un principe minéral provenant de la décomposition des roches qui couvraient primitivement la surface de la terre ; 2^o d'une matière organique connue sous le nom d'*humus* ou de *terreau*.

Cette matière organique a pour origine des débris végétaux et animaux qui, à la longue, sous l'influence réunie de l'air, de l'eau et de la chaleur, se sont transformés en une substance noire, onctueuse au toucher et presque insoluble dans l'eau.

Cette dernière partie fait la richesse du sol et est le principe le plus actif de sa fertilité.

D. *Comment se divisent les terres, quant à leurs qualités ?*

R. On divise les terres arables, quant à leurs qualités : 1^o en terres franches ; 2^o en terres fortes ; 3^o en terres légères ; 4^o en terres chaudes ou brûlantes ; 5^o en terres froides.

D. *Qu'est-ce que les terres franches ?*

R. Ce sont celles qui réunissent les meilleures conditions pour la culture. Elles peuvent être facilement pénétrées par l'eau, l'air et la chaleur : elles

sont riches en humus et ne sont ni trop friables, ni trop pâteuses; elles se travaillent facilement et ne consomment pas trop promptement les engrais.

D. *Qu'est-ce que les terres fortes?*

R. On appelle terres fortes celles qui sont compactes, pesantes et difficiles à travailler. L'argile ou la terre glaise domine dans leur composition. Quoique d'une culture coûteuse, elles donnent un excellent rendement, quand elles sont convenablement engraisées et bien égoutées.

D. *Qu'entend-on par terres légères?*

R. On comprend sous cette dénomination, celles qui sont principalement composées de sable et qui, par ce motif, ont très peu de consistances. Elles exigent le moins de force pour le labour, et peuvent se travailler en toute saison; mais généralement, elles ne rendent pas autant que les terres fortes. Quelques-unes, cependant, sont susceptibles de donner bon produit, quant elles sont fréquemment et suffisamment engraisées.

D. *Qu'est-ce que les terres chaudes?*

R. On appelle terres chaudes, celles qui retiennent difficilement l'humidité et qui, par ce motif, s'échauffent considérablement en été et se refroidissent rapidement en automne. Généralement les terres légères sont en même temps des terres chaudes.

Les terres calcaires, c'est-à-dire, celles où la chaux domine, sont appelées brûlantes, parce qu'elles consomment très promptement les engrais et qu'elles s'échauffent en été, au point de brûler, pour ainsi dire, toute végétation.

D. *Qu'est-ce qu'on appelle terres froides?*

R. On dit qu'une terre est froide, lorsque l'argile ou la glaise entre pour les trois quarts dans sa composition, et que son sous-sol est très-compact. Par leur nature, les terres froides sont toujours très-humides, et ne sont susceptibles d'un bon revenu qu'au moyen du drainage ou de profondes et nombreuses rigoles.

(A continuer)

La Gazette des Familles.

OTTAWA, 15 NOV. 1878.

Journal d'une Mère.

(FRAGMENT.)

Hier ma fille arriva chez moi tout en pleurs. Son petit cœur de neuf ans était gonflé de sanglots. "Qu'as-tu, mon enfant, au nom du ciel, qu'as-tu?" Là-dessus, récit entrecoupé de larmes. Depuis près de deux ans, j'ai pris à mon service une femme de chambre appelée Julie, qui, malgré un caractère un peu difficile,

me satisfait beaucoup. Intelligente, propre, courageuse, active, son mari, en mourant, lui a laissé tout le soin d'une petite fille, un peu plus jeune que la mienne et qu'elle a placée chez sa mère à la campagne.

L'enfant est tombée malade d'une fièvre muqueuse. On l'a écrit ce matin à Julie ; de là sa douleur, et de là aussi le chagrin de ma fille. Elle a vu sa bonne pleurer, elle a pleuré comme elle : elle a entendu sa bonne se désespérer, et elle s'est désespérée autant qu'elle ! Enfin, sa bonne s'est écriée, avec sanglots : " Et penser que je ne suis qu'à dix heures de mon enfant, et que je ne peux pas aller le rejoindre ! qu'elle souffre et que je ne peux pas la soigner ! qu'elle va peut-être mourir, et que je ne lui dirai pas adieu. "

Là-dessus, ma chère petite Madeleine, tout courant, est arrivée à moi. " Laisse-la partir ! laisse-la partir !... Elle ne demande que quatre jours ! le temps de la voir... de l'embrasser... — Oui, ma petite fille ! Oui ! Je lui donne huit jours, dix s'il le faut, va le lui annoncer ! "

Madeline partit toute joyeuse, et revint au bout d'un instant, toute triste. " Julie te remercie bien maman ! mais elle ne peut pas s'en aller. Le voyage, aller et retour, lui coûterait quatre-vingts francs, et quatre-vingts

francs, c'est trop pour elle, elle ne les a pas. "

Ma fille, fort contristée reprit sa couture ; moi, je repris ma tapisserie, et, tout en travaillant, j'entrai dans mille réflexions sur le sort des domestiques ; puis mon aiguille commença à prendre le train de ma pensée, c'est-à-dire à aller très vite et fièvreusement. Ainsi en arrive-t-il souvent ; quand un homme marche à grands pas dans la rue, ce ne sont pas toujours ses jambes qui courent, c'est sa tête.

Je réfléchissais donc combien ce nom de mère, si cher pour nous, est douloureux pour les femmes en service. Tout pour elles est privation, sacrifice, peine dans la maternité. A peine l'enfant regardé, embrassé, sans avoir pu lui donner une goutte de leur lait, car cette sainte communion de l'enfant avec la mère leur est défendue, elles remettent le pauvre petit aux mains d'une étrangère qu'elles n'ont peut-être vue qu'une fois, dont elles ne connaissent ni le caractère ni le cœur, et qui l'emportera au loin, le plus loin possible pour que cela coûte moins cher, et voilà que commencent les angoisses de la séparation.

Premier objet de terreur ! l'enfant supportera-t-il ce voyage ? Un redoublement de froid suffirait pour le tuer. Il arrive, il est installé... où ? comment ? Elle

ne peut pas même le suivre par la pensée dans ce lieu inconnu où il vit, et bientôt, pour tout lien entre lui et elle, de temps en temps, une qui se résume en une demande. " Je dirai à madame que je n'ai plus de sucre. Madame veut-elle m'envoyer du savon, du linge, des habillements ? " La confection de ces habillements est la seule joie de la mère.

On la voit le soir, après son travail fini, penchée jusqu'à minuit sur un petit jupon de futaine, sur quelques débris de la garde-robe de ses maîtres qu'elle rajuste, qu'elle répare, et qu'elle envoie là-bas non sans les avoir baisés plus d'une fois, comme s'ils devaient porter ses baisers à l'absent. Parfois, grand événement, quelque photographe ambulante a passé dans le village, et elle reçoit au jour de l'an le portrait de celui...qu'elle ne reconnaît pas... à peine l'a-t-elle entrevu ! et il est si changé depuis ce temps-là ! Rien de plus doux, pour nous, mères riches, que d'assister à toutes les métamorphoses de visage, à toutes les conquêtes d'intelligence, à toute l'éslotion physique et morale de nos enfants : les yeux qui s'ouvrent, le regard qui naît, la bouche qui sourit, les cheveux qui poussent, les dents qui pointent, la langue qui bégaye, sont autant de sujets de joie et d'espérance. Eh bien, ces bonheurs, qui sont de simples bonheurs naturels, qui devraient être le lot de toutes les mères, la femme en service les ignore. L'enfant, au sortir de nourrice, ne revient pas chez elle... Elle n'a pas de chez elle ; il lui faut trouver comme Julie, quelque parente retirée à la campagne, en

province, qui élève l'enfant à sa place.

Elle ne peut ni surveiller sa santé, ni combattre ses défauts... ni se faire aimer de lui, et enfin... si, comme Julie, elle apprend qu'il est malade, mourant... elle ne peut pas... Oh ! je n'y tiens plus ! ce serait trop cruel ! quatre-vingts francs sont quelque chose dans mon petit budget personnel ; et puis, il faut bien l'avouer, je me rêvais, pour l'anniversaire de mes trente ans, une jolie toilette.. que je comptais charger de défendre ma figure ! Bah ! une jolie toilette de moins, une petite bonne action de plus...j'y gagne ! Et me levant vivement, je cours à mon secrétaire...j'y prends quatre-vingts francs, et je dis à Madeleine : " Va donner cela à Julie et qu'elle parte ! " Le saut de joie de ma fille, son avalanche de baisers, et les remerciements de la mère m'ont bien payée de mon sacrifice.

ERNEST LEGOUVÉ.

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir :

Pour l'année 1877.

MM. Michel Déry, St. Pierre les Becquets.....	\$0.60
Michel Landry, Upper Pokenmouche	0.60
Pierre Landry, " "	0.60
Fabien Landry, " "	0.60

Pour l'année 1878.

MM. P. Poirier, Ste. Thimothée....	1.00
A. Craig, Faribault, (E. U.)...	1.00
Revd. N. Doucet, Malbaie.....	1.00
" J. Bourassa, St. Bernard...	1.00

Bulletin des Annonces.

TROISIÈME ANNÉE.

LE

ABONNEMENT

\$2

Par Année.

FOYER DOMESTIQUE,

PARAISSANT

le 1er de
chaque mois.

Journal Littéraire, Historique, Artistique et Biographique.

Chaque numéro renferme 48 pages de matières à lire, double colonne, comprenant des *Récits, Voyages, Causeries, Littérature, etc.*, etc.

Ce Journal est particulièrement destiné à propager la bonne littérature au sein des Familles catholiques, et il est rédigé en vue d'éclairer et de plaire tout à la fois, par une série de lectures variées.

UN MORCEAU DE MUSIQUE CHAQUE MOIS.

On s'abonne chez les Agents spéciaux, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

On peut fournir tous les numéros des deux premières années.

Machines à Coudre

DE

WHEELER & WILSON,

Nos. 1 et 3, Place d'Armes,

MONTREAL.

Médailles obtenues des Grandes Expositions Universelles de Londres (1862), Paris (1867), Vienne (1873), et Philadelphie (1877).

Les Machines à Coudre de Wheeler & Wilson sont adaptées à toutes sortes de couture de famille, habillements militaires et pour l'usage des Couturières, Modistes, Tailleurs, Manufacturiers de Chemises, Collets, Basques, Manteaux, Mantilles, Vêtements, Chapeaux, Bonnets, Corsets, Chaussures, Parapluies, Parasols, etc. Ils travaillent aussi bien la Soie, la Toile, la Laine et le Coton, avec du fil de soie, de coton ou de toile. Ils cousent, piquent, plissent, ourlent, rabattent, cordonent, braident, bordent et exécutent toutes sortes de coutures, faisant un beau point sur les deux côtés de l'article cousu.

Les qualités qui les recommandent sont :

1. Beauté et excellence du point, semblable sur les deux côtés de l'objet cousu.

2. Force, fermeté et durabilité du point, qui ne s'effile et ne se découdra.

3. Economie du fil.

4. Application d'un rang large au besoin et suivant les matériaux.

5. Solidité et élégance de modèle et de perfection.

6. Simplicité et perfectionnement de construction.

7. Rapidité, facilité d'opération et de direction, et tranquillité de mouvement.

S'il y avait quelque inconvénient pour l'acheteur à visiter les salles de vente, l'ordre pourrait être envoyé au bureau et il sera rempli fidèlement, comme si le choix avait été fait personnellement.

Les Machines sont envoyées dans toutes les parties du pays, avec instruction entière qui permettra à la personne la moins expérimentée d'opérer sans aucun trouble ou difficulté.

L'argent en fonds courants ou une traite doit accompagner l'ordre. Cependant les Machines peuvent être envoyées, le paiement devant être collecté sur livraison, s'il y a assurance satisfaisante qu'il sera fait alors. Les intérêts de la Compagnie ne cédant la place à aucun acheteur de Machine, dans leurs opérations pleines de succès, elle se tient prête à donner toute assistance nécessaire aux pratiques, par correspondance ou autrement. Pour notre fidélité à cet égard, nous en appelons aux milliers qui se servent de nos Machines.

Nous adressons nos catalogues illustrés à tous ceux qui en font la demande.

S'adresser à l'Agent :

Nos. 1 et 3, Place d'Armes, Montréal.

Bulletin des Annonces.

LE

PORTRAIT DE Mgr. CONROY

Délégué Apostolique en Amérique,

Est en vente aux bureaux de la *Gazette des Familles*, à raison de \$1.00 par copie, ou \$8.00 par 12 copies.

HISTOIRE

DES

INSTITUTIONS CHARITABLES

DU

CANADA.

Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours.

Cet Ouvrage, en cinq volumes, est publié par Livraison de 150 pages, et le prix est de \$1.00 par livraison, les frais de Port compris.

Cet Ouvrage est approuvé par la plupart des Evêques du Canada.

La 1^{re} Livraison est maintenant en vente au Bureau du *Foyer Domestique*, à Ottawa, qui est le seul dépôt pour la vente de cet Ouvrage.

S'adresser, par lettre, à
STANISLAS DRAPEAU.

Les Machines à Coudre

"SINGER,"

281, Rue Notre-Dame,

MONTRÉAL.

La nouvelle *Machine à Coudre des Familles* de la Compagnie manufacturière *SINGER* dépasse toute concurrence, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater le nombre considérable de Machines à coudre vendu durant ces quelques dernières années, savoir:

En 1871	la vente fut de.....	181,260
En 1872	do do	219,758
En 1873	do do	232,444
En 1874	do do	241,679
En 1875	do do	249,852

Ce simple aperçu fait assez voir combien les *Machines à coudre* de la fabrique *SINGER* sont populaires, puisque la vente va toujours en augmentant, chaque année.

Cette nouvelle *Machine à coudre des Familles* peut exécuter une quantité d'ouvrage que l'on croyait autrefois impossible de faire à la machine. Nous prétendons et sommes en mesure de prouver que c'est la moins chère, la plus belle, la plus délicatement arrangée, la plus parfaitement agencée, la plus facile et la moins fatigante à manœuvrer de toutes les machines à coudre des familles. Elle est remarquable non-seulement pour l'étendue et la variété de sa couture, mais aussi à raison de la diversité des tissus avec lesquels elle exécute des coutures également faciles et parfaites, car on peut employer le cordonnet de soie, le fil de toile ou de coton, ténu ou épais, et dans tous les cas on obtient le *point élastique fermé intérieurement*, égal des deux côtés de l'étoffe cousue. Ainsi l'on peut coudre du castor ou du cuir, avec beaucoup de solidité et une parfaite uniformité de points; et le moment d'après, cet instrument infatigable peut être ajusté pour de fins travaux sur la gaze ou les fils de la Vierge, ou pour remplir la tarlatane, ou pour froncer, ou pour presque tous les autres ouvrages exécutoires avec des doigts agiles.

Quelle que soit l'espèce de la machine des familles, elle est livrée (sans augmentation de prix) avec un *Ourlieur* et *Tresseur*, un *Tournevis*, un *Bidon* plein d'huile, une douzaine d'*Aiguilles* assorties, une *Aiguille plaquée* extra, et des *Instructions* pour se servir de la Machine à coudre.

Pour plus amples détails, voyez nos *Circulaires illustrées*, que nous fournissons sur demande.

En commandant l'achat des Machines, il faut indiquer leur *Espèce* et leur *Prix* assez clairement pour prévenir toute possibilité d'erreur. Toute commande doit être accompagnée du montant du prix, à moins que l'acheteur ne préfère payer sur livraison, quand l'expédition est faite par l'Express.

S'adresser à l'agent:

281, rue Notre-Dame, Montréal.

Ou à l'agence d'Ottawa,

156, Rue Sparks.